

Pour le sourire  
de Lenny

Du même auteur chez À vue d'œil :

*L'Ensoleillée*

*L'Été retrouvé*

Dany Rousson

# Pour le sourire de Lenny



© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2019.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0372-7

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

À tous les *Savate* et les *Titi*,  
aux invisibles que nous pourrions  
devenir vous et moi, si le destin  
décidait de nous jouer un sale tour.  
À ceux qui leur tendent la main  
et ouvrent leur cœur.  
À l'espoir, à la vie.

Les deux hommes, fatigués par les kilomètres parcourus, le dos rompu sous le poids de leurs bardas, longèrent enfin la rive du canal du Rhône à Sète. De loin, ils aperçurent l'imposante tour Carbonnière, gardienne isolée au milieu des marais. Des chevaux passaient nonchalamment en file indienne sous son arche qui ouvrait la voie vers le village voisin de Saint-Laurent-d'Aigouze. Partis des Saintes-Maries-de-la-Mer le matin même, le visage fouetté par un mistral virulent, ils n'étaient pas mécontents d'arriver à leur destination, Aigues-Mortes. L'agitation de la ville les étourdit un peu après ces heures de marche en solitaire.

Au milieu des terres sauvages de la Camargue gardoise, de ses étangs et de ses dix mille hectares de salins, la cité médiévale pensée par Louis IX se dressait devant eux, n'inspirant qu'admiration. Ses remparts rectangulaires, magnifiquement conservés malgré leurs huit siècles d'existence, avaient été construits avec les pierres des carrières de Beaucaire et des Baux-de-Provence. Ses onze portes majestueuses et ses cinq tours de surveillance faisaient de la petite ville un lieu d'exception dans une nature d'exception. Symbole d'Aigues-Mortes, la tour de Constance, qui fut tour de défense et phare de la ville dès 1240, imposait sa haute masse cylindrique face à la maison du gouverneur. Devenue prison quelques siècles plus tard, elle résonnait encore du courage de ses prisonnières huguenotes, enfermées jusqu'à ce qu'elles renient

leur religion. Trente-huit années de captivité n'étaient pas venues à bout de la détermination d'une certaine Marie Durand qui, en gravant dans la pierre le mot *Register*, « Résister », donna à cette terre sa fierté. D'ailleurs, les visiteurs, ne s'y trompant guère, se pressaient à la découverte de cette force de la nature qu'est Aigues-Mortes.

Ce mois de mai 2003 se révélait tempétueux sur le littoral méditerranéen, les orages laissant place aux vents violents. Tous espéraient l'accalmie. Les deux hommes furent surpris de découvrir cette place forte sortie de terre par la volonté d'un visionnaire, après avoir parcouru les paysages linéaires de Camargue. Le contraste était saisissant. Ils restèrent un instant à admirer les lieux puis s'approchèrent d'une fontaine, impatients de se rafraîchir et de se débarrasser de cette



fichue poussière qui leur brûlait les yeux. Titi, le plus jeune, se délesta en premier et s'empessa d'actionner le tourniquet de la borne en fonte. Celle-ci cracha un large filet d'eau sous lequel il passa la tête. Son corps frêle s'agita et il laissa échapper un râle :

— Elle est glacée !

Il se redressa et essora ses longs cheveux blonds avant de les nouer en un improbable chignon. Sans un mot, son compagnon ôta sa veste kaki et son tee-shirt troué, qu'il déposa sur le dossier du banc tout proche. À l'aide d'un reste de savon retrouvé dans une des poches de son sac à dos, il frictionna avec vigueur son torse nu. Longtemps. Comme pour se débarrasser d'une crasse invisible. Des passants, étonnés par cette scène inhabituelle, ralentirent le pas. Lui ne les

voyait pas. Cela faisait bien longtemps qu'il ne voyait plus personne, d'ailleurs.

Le visage fermé, il se rhabilla sans se sécher. Plus grand et plus charpenté que son acolyte, l'homme, âgé de quarante-six ans, inspirait la méfiance. Était-ce son crâne rasé, sa mâchoire serrée ou bien son regard vide qui retenaient l'attention ? Il ne se posait pas la question, cela lui était complètement indifférent.

À son contraire, Titi se voulait d'un caractère plus communicatif. Il parlait pour deux, interpellait volontiers les gens dans la rue, riait facilement. Trop facilement. Cet enthousiasme masquait sa détresse. Celle d'avoir été rejeté par ses parents cinq ans plus tôt. Une blessure qu'il tentait d'oublier en faisant le pitre sans arrêt. Seul son compagnon connaissait son histoire. Titi la lui avait confiée le lendemain de leur rencontre,

un an auparavant. Le jeune homme se souvenait de cette soirée avec une boule au ventre. À l'époque, il fréquentait une bande de jeunes malfrats, tous plus ou moins trafiquants. Il ne les appréciait pas vraiment, mais la solitude lui faisait très peur. Titi dormait à droite, à gauche, chez les uns ou les autres, au gré de leur bon vouloir. Bien sûr, rien n'était gratuit. Il faisait le guetteur lors de leurs transactions et, quelquefois, avait droit à sa dose de cocaïne. Ce soir-là, la bande avait beaucoup bu et s'en était prise à lui dans un parc de Bordeaux. Il avait cru sa dernière heure venue, tant les coups tombaient, violents et haineux. Puis plus rien. Juste une grande agitation autour de lui, des bruits de lutte, des insultes, des cris, et la fuite de ses agresseurs. Il n'avait pas compris tout de suite. Seulement lorsque celui qui allait devenir

son compagnon de route lui avait soulevé la tête pour s'assurer qu'il était encore vivant.

— Ça va, petit ?

À demi inconscient, Titi avait regardé cet inconnu sorti de nulle part comme son sauveur. L'homme l'avait hissé sur son dos robuste et porté jusqu'à l'hôpital voisin. Aux urgences, le jeune homme se souvenait de l'avoir entendu hurler contre l'infirmière qui insistait pour avoir la carte Vitale du blessé.

— Et s'il n'en a pas, vous allez le laisser crever ? Vous ne voyez pas que c'est un gosse de la rue ! avait-il rugi.

Après lui avoir demandé de se calmer, le personnel soignant avait pris Titi en charge. Une côte cassée et de nombreux hématomes lui avaient valu deux jours de surveillance. Le lendemain, l'homme était revenu prendre de ses nouvelles.

— Tu m’as sûrement sauvé la vie...  
Merci.

L’inconnu avait haussé les épaules.

— C’est normal. Je n’ai pas supporté de voir ces trouillards s’acharner sur une personne à terre.

Titi avait ajouté :

— Je sors demain. Je peux venir avec toi ?

Étonné, l’homme avait questionné :

— Où ça ?

— Peu importe. Où tu vas.

— Moi, je ne vais nulle part.

En voyant la mine défaite du jeune homme, il avait précisé :

— Je n’ai pas de toit à t’offrir. Je trace la route. Retourne chez toi, c’est ce que tu as de mieux à faire.

Il fut surpris par le ton grave avec lequel Titi lui répliqua :

— Je n'ai plus de chez moi. Mes parents m'ont fermé la porte de leur maison. Ils ne veulent plus me voir.

— C'est sûrement passager. Les parents ne font pas ça...

— Les miens, si !

L'intonation de sa voix était devenue douloureuse, ce qui poussa son interlocuteur à ne pas insister. Titi réitéra sa demande :

— Je peux venir avec toi ?

— Je ne sais pas. J'ai l'habitude d'être seul. Il faut que j'y réfléchisse.

Les yeux de Titi se posèrent sur la main gauche de son visiteur. Il remarqua qu'il lui manquait deux phalanges à l'annulaire et deux à l'auriculaire, et ne put s'empêcher de l'interroger sur ce qui lui était arrivé.

— Une histoire de gamin.